

LIRE LES CLASSIQUES AUJOURD'HUI

Loïc DAUVILLIER

Michel PIQUEMAL

Michel LAPORTE

Henri MARGULIEW

Animation : Corinne ABENSOUR

Loïc DAUVILLIER

...Je ne sais pas si nous pouvons problématiser ainsi, mais il apparaît aujourd'hui que nous avons, en tant qu'enseignant, une représentation du sens du projet de l'auteur. Ensuite, nous évaluons un produit plus en fonction de l'adéquation de ce produit à notre représentation de l'œuvre qu'en fonction des intentions et du projet de l'auteur. Finalement et paradoxalement, on constate plus de subjectivité, non pas dans l'institution, mais de la part des membres de l'institution lorsqu'ils choisissent, prescrivent et étudient un ouvrage réécrit, que de la part précisément de l'auteur.

Depuis très longtemps la question de la réécriture s'est posée. Vous avez évoqué la question des recueils. Si la question vous intéresse, je vous conseille un excellent ouvrage d'Emmanuel Fraysse et Bernard Moralis, publié dans la collection « Le Point », sur tous les enjeux de la littérature. Où commence où finit la littérature ? Qu'est-ce qu'un corpus ? Qu'est-ce qui autorise un auteur à sélectionner pour un recueil ses haines, ses poisons, ses amours, ses adorations éventuellement ?

Nous retrouvons exactement la démarche du professeur. De ce point de vue-là l'approche de l'auteur et celle du professeur coïncident.

En revanche, la réécriture et l'adaptation d'un ouvrage en l'abrégé en le réexpliquant, est fondamentalement un acte à la fois littéraire et pédagogique. Je rappellerai simplement que Télémaque est la réécriture de l'Iliade et l'Odyssée et de L'Énéide mélangés pour l'usage scolaire. Et Télémaque est devenu à son tour un classique qui pourrait être avantageusement réécrit réadapté éventuellement en bande dessinée pourquoi pas.

Ce que je veux dire, ce que nous sommes là dans les poupées russes. A partir du moment où le domaine public a récupéré un produit dit-on, après tout un ouvrage est un produit.

Certes, nous nous trouvons au carrefour entre un produit manufacturé qui est le livre et ce qu'on a voulu en dire. C'est pourquoi l'important pour nous est de le faire plus que sa mise dans le commerce. Cependant, je vis de cela maintenant, donc je suis content de tirer le produit des produits.

Cependant, mes adaptations et réécritures d'œuvres classiques en bandes dessinées ne sont pas destinées à intégrer le milieu et les programmes scolaires. L'obstacle budgétaire serait de toute façon évident du fait des prix élevés de fabrication d'une bande dessinée.

En revanche, lors de mes interventions dans collèges et lycées, je m'aperçois en allant intervenir dans les lycées que la bande dessinée est parfois inscrite aux programmes scolaires mais elle fait peur aux enseignants, peut être parce qu'ils n'en maîtrisent pas les codes. Ils ne maîtrisent pas ce médium, quand même récent, 100 ans c'est récent. Ainsi, les classiques permettent d'introduire la notion de la bande dessinée. L'appui sur des textes classiques est rassurant, parce qu'on les connaît.

Corinne ABENSOUR

Vous pensez en réalité que les classiques enseignent la BD plus que la BD n'enseigne les classiques ?

Loïc DAUVILLIER

Je crois que cela va dans les deux sens. Pour ma part, je n'ai pas l'impression d'écrire des classiques pour en faire des manuels scolaires, cela ne m'intéresse pas. En revanche, les documents pédagogiques que j'ai pu monter avec le Conseil

Général de la Somme ou avec le CRDP, sont des documents qui ne parlent pas d'Oliver Twist ou de ce genre de chose, mais des documents qui parlent de la bande dessinée et des codes de la bande dessinée.

Henri MARGULIEW

Concernant la BD, j'aimerais rajouter une chose que tu n'as pas dite. Je crois que si nous proposons beaucoup d'adaptations des grands classiques en BD aujourd'hui, c'est qu'il y a une crise du scénario en BD. Depuis 10 ou 15 ans, on ne trouve pas de bons scénarios.

Loïc DAUVILLIER

Je ne suis pas d'accord avec toi, dans le sens où l'on veut garder la BD dans quelque chose de populaire. Nous faisons face aux mêmes problématiques que le cinéma. Les scénarios sont très nombreux, mais seront-ils défendus de la même façon qu'un produit marketing ? Est-on prêt à mettre autant d'argent pour défendre un bon scénario que pour défendre une adaptation d'un programme télévisé ? Ainsi, les bons scénarios ne sont bien souvent défendus et publiés que par les petits éditeurs.

Henri MARGULIEW

Je suis désolé de le dire, mais quand je lis de la BD la plupart du temps, les images sont magnifiques et les scénarios sont vraiment mal fichus.

Loïc DAUVILLIER

Oui mais là nous sommes devant un autre problème, lié à la dramaturgie ou de conception de l'album. Nous savons que malgré une dramaturgie faible, de belles images et de beaux dessins vont relever le niveau de l'album. Je ne pense pas diminuer la qualité des histoires. Je pense qu'il s'agit juste de choix pour les éditeurs. A l'heure actuelle, comme au cinéma, les éditeurs ont plutôt tendance à faire le choix du grand public qui donne une plus grande place au produit et à la manière de le vendre qu'à la qualité de l'adaptation.

Nous en revenons au problème du manque de budget de promotion de la BD. Près de 4 000 BD sortent en France chaque année mais les librairies indépendantes disparaissent. Comme en littérature, nous nous retrouvons avec des œuvres de qualité mais qui ne se vendent pas.

Corinne ABENSOUR

Avant d'entamer une deuxième table ronde sur la bande dessinée, nous allons nous tourner vers la salle qui va nous recentrer sur les classiques.

Loïc DAUVILLIER

Je voulais simplement dire que nous avons beaucoup parlé des classiques lus à l'école, personnellement j'aimerais que mes adaptations et traduction de classiques soient lues en dehors de l'école. Je sais que ce n'est pas le cas ou très peu. Pourtant, lorsque j'adapte et écris, je vise essentiellement un lecteur que je rêve de voir choisir spontanément une adaptation d'Homère, ou quantité de choses comme ça. Ainsi, lorsque j'adapte, lorsque j'écris, je ne vise pas l'enseignant ni le pédagogue, je m'adresse autant que possible au lecteur. Je sais que l'éditeur lui est obligé de vendre, qu'il a une démarche légèrement différente, et qu'il le fait et le fait bien. Cependant, je tiens à dire en mon nom propre que je n'écris pas pour l'enseignant ou le pédagogue - que j'aime beaucoup par ailleurs - mais pour des lecteurs.

J'ai lu beaucoup des classiques adaptés à l'époque, je les ai lus en tant que lecteur indépendant. Aujourd'hui, je les relis en texte intégral en dehors de toutes contraintes. Il serait beau voire merveilleux, que le lecteur choisisse spontanément les livres classiques et les lisent en prenant du plaisir. La tâche des enseignants en serait bien facilitée. D'une certaine manière

lorsque je m'adresse à un lecteur je ne fais pas de différence entre les lecteurs de mes fictions et romans, et les lecteurs de mes adaptations. Pour moi c'est le même lecteur et je voudrais qu'il ait le même plaisir à lire l'un que l'autre. Je tenais à le dire.

Corinne ABENSOUR

Nous allons donner la parole à la salle.

Public

Je voulais poser une question très précise à Michel Laporte. Avant cela, je voulais vous dire que je trouvais ce débat passionnant. Il éclaire de façon très originale la question des classiques avec l'étymologie que vous rappelez. Finalement nous n'avons pas l'habitude de parler du classique comme étant le texte lu en classe ou le texte édifiant pour la jeunesse, nous avons plutôt l'habitude de le poser d'un point de vue esthétique. Ainsi, il m'a semblé intéressant que vous posiez dès le début cette question aujourd'hui cruciale : que fait-on pour transmettre ?

Ainsi, on se délivre un peu de la question moderne/classique, et nous arrivons à autre chose dont nous parlons assez rarement pour la littérature scolaire ou de jeunesse, à savoir la question de l'anthropologie. Vous avez évoqué cette question au travers des textes canoniques ou des grands fondamentaux voire archétypes, or il est clair que l'école a du mal à traiter cette question. A ma connaissance, bien que je ne sois pas spécialiste, les éditeurs ne se sont pas non plus emparés de cette question du fond culturel. Et si nous voulons faire de la littérature comparée, dans notre société métissée et multiculturelle, pourquoi ne pas s'intéresser aux textes issus de l'Islam et d'autres cultures. La question de la transmission méritera également être posée de ce point de vue là. Je trouve que votre débat s'est décalé sur la question du moderne et du classique. Comment moderniser le classique aujourd'hui ? Que faire pour que le fond culturel, les fondamentaux et les textes canoniques ne soient pas pour les enfants des chefs-d'œuvre en péril ?

J'en viens à ma question : qu'allez-vous faire des testes de Rabelais ?

Je vais poser ma question, qu'est ce que vous allez faire avec Rabelais ?

Michel LAPORTE

Vaste programme ! J'ai d'abord procédé à une sélection personnelle des passages qui m'intéressaient, qui correspondaient à mes souvenirs de lecture, à mes goûts probablement. J'ai essayé de les sélectionner afin d'être aussi représentatif que possible de l'ensemble de l'œuvre de Rabelais qui est quand même assez vaste. A partir de cette sélection j'ai ensuite adapté, écrit en français contemporain en condensant le texte. Ainsi, tout ce qui est dans le texte est du Rabelais mais singulièrement raccourci.

J'ai pris de tout, des parties de Gargantua, de Pantagruel. Ce sont des passages assez longs dont j'ai ôté les digressions évidemment. Ainsi, lorsque Pantagruel raconte l'Odyssée à sa façon, nous étions en dehors du cadre de ce que je voulais faire donc je l'ai retiré le passage. Par ailleurs, j'ai essayé de moderniser la langue tout en lui gardant une certaine saveur. C'est un exercice compliqué, il y a beaucoup de mots donc cela va probablement déranger les gens, mais enfin tant pis.

J'ai donc essayé autant que possible de rendre la vision que j'ai de cet auteur que j'aime et de ne pas le trahir ni le travestir. Cela reste cependant très subjectif. C'est pour cette raison notamment que j'envisage ce travail comme un véritable travail d'écrivain. Je pense que cela sera un livre très amusant. J'espère qu'il fera rire les lecteurs. S'ils ne rient pas c'est grave, et en même temps, si quelques-uns disent finalement après l'avoir lu, « les classiques, ce n'est pas forcément chiant », je serais assez content.

Henri MARGULIEW

Je rebondis sur ce que tu disais par rapport aux classiques sur d'autres civilisations. Nous avons publié avec Albin Michel les fameuses histoires de Nasreddine, qui sont un énorme classique dans le monde arabe, et qui ont eues un très gros succès en France. Preuve qu'aujourd'hui les classiques d'autres pays peuvent avoir des grands succès. Peut-être deviendront-ils plus tard un classique de l'époque ? C'est facile à lire, très drôle très amusant, on peut aussi aller voir de ce côté-là.

Deuxième chose, je crois qu'on peut aussi tirer l'oreille à certains éditeurs qui continuent à rééditer des adaptations qui datent de 1920-1930 en changeant la couverture. Je trouve ce procédé extrêmement malhonnête. Aujourd'hui, des écrivains proposent des adaptations plus modernes. Ce n'est vraiment pas gentil de faire croire qu'on publie des textes modernes en changeant simplement la couverture du livre et en reprenant l'adaptation de 1920 ou 1930 sous prétexte qu'elle a toujours marché, qu'elle est toujours dans les écoles. Je crois qu'il faudrait un effort de la part de plusieurs éditeurs pour privilégier les adaptations modernes.

Public

Ma question s'adresse à M. Loïc DAUVILLIER, je voudrais savoir ce que vous précisez sur votre première de couverture, notamment sur votre adaptation d'Oliver Twist ?

Loïc DAUVILLIER

La couverture est un sujet sensible avec l'éditeur. Autant, je pourrais raconter n'importe quoi à l'intérieur, autant la couverture est vraiment la vitrine marketing du livre. On se bat beaucoup pour elle. C'est donc un compromis. Je dirais que c'est le seul du livre.

Public

Précisez-vous qu'il s'agit d'une adaptation ou d'une réécriture ?

Loïc DAUVILLIER

Cela ne me regarde pas, il est stipulé dans mon contrat d'édition, comme dans tout contrat d'édition que la maquette et le choix des typos sont au libre choix de l'éditeur. Vous faites sans doute allusion aux formules « d'après » et « de », mais sur ces points-là je n'ai pas mon mot à dire et je ne suis pas d'accord avec le « de ». Je vais vous donner le numéro de téléphone de Guy Delcourt le 01 xx xx xx xx. Appelez-le de ma part !

Public

Je souhaiterais poser à Loïc Dauvillier une question qui ne concerne pas forcément les classiques. Vous avez dit tout à l'heure qu'un travail de commande ne pouvait pas être apparenté à de la création artistique. Pensez-vous qu'il en soit ainsi pour d'autres types d'art (Sculpture, peinture musique etc.) ? N'avons-nous pas eu, dans le passé, de grandes œuvres d'écrivains issues de commandes au départ, qui sont devenues des classiques aujourd'hui ?

Loïc DAUVILLIER

Concernant les écrivains, je ne sais pas. Concernant la peinture, il s'agit dans un autre médium ou un autre média - je ne sais pas quel terme vous voulez utiliser - la peinture ne pourrait pas exister s'il n'y avait pas les commandes. Nous en revenons à une question d'ordre idéologique. Lorsqu'on décide de mettre une œuvre d'art dans un rond-point et qu'on décide que cela sera une main tenant une huître, il me semble difficile de référencer cela comme une œuvre d'art. Cependant, je sais aussi que ces créateurs ne peuvent vivre s'ils ne récupèrent pas ce genre de projets. En revanche, dans mon travail de scénariste de bandes dessinées, on peut parfaitement vivre sans répondre à des commandes. Je ne vois donc pas pourquoi on irait répondre à des commandes.

Je n'ai pas la prétention de me dire artiste, mais j'ai l'impression d'être créateur. J'ai la prétention de penser que, dans mes livres, je parle de ce que je suis ou de ce que j'aimerais être. Cela ne se commande pas et ne regarde que moi. C'est ma façon d'aborder la création, maintenant si quelqu'un à une autre manière grand bien lui fasse.

Public

Au risque de paraître assez puriste, je voulais dire que je suis en désaccord avec les adaptations. Pour moi un classique n'est pas uniquement un motif et une histoire, c'est aussi une langue. Vous dites que vous essayez de reprendre l'esprit de l'auteur, le vocabulaire, le lexique employé, selon moi il s'agit quand même d'une trahison assez gênante. Je trouve ça bien pour une utilisation à la maison. Mais en classe, en tant qu'ex-professeur, je n'aurais pas utilisées ce genre d'œuvres. Je pense que c'est le rôle du professeur d'être inventif, de trouver des activités en adéquation avec sa classe sur des œuvres d'origine. Vous parliez de L'île au Trésor, je l'ai étudié en entier en 5^e avec une lecture des passages en classe et le reste à la maison. C'était mon rôle de trouver des activités intéressantes.

Michel LAPORTE

J'ai une question, vous l'avez fait étudier dans quelle traduction ? Dans quelle trahison ? C'était de qui ? Déjà votre point de vue est caduc.

Public

J'aurais pu parler de classique de langue française

Michel LAPORTE

Lesquels, Notre Dame de Paris en entier à des 5^e, 6^e, allez-y !

Public

Mais Je vous parle de l'utilisation en classe en revanche.

Michel LAPORTE

Mais même en classe, on ne peut pas, on sort de la notion de classique. Pour moi les classiques sont un ensemble de livres que nous voudrions que les enfants aient lus. Si vous ne faites lire à des enfants que des livres écrits pour eux, exprès, ce ne sont plus des classiques. S'ils sont contemporains, s'ils ont été écrits la veille, ce ne sont plus des classiques. Ce sont des livres, alors très bien on fait lire des livres en classe, je trouve cela formidable, mais si vraiment vous voulez faire lire des classiques, faites lire Don Quichotte à des enfants de 5^e. Allons-y, c'est en espagnol du XVI^e siècle, il y a 1 000 pages, c'est impossible.

Je suis arrivé au bac sans avoir entendu parler de Don Quichotte, c'est dommage et j'en veux à mes professeurs. Car quand je l'ai lu après, je me suis dit qu'au lieu de me casser les pieds à lire des âneries en classe, il aurait mieux valu que je lise une adaptation. J'en ai fait une qui est excellente. Il aurait mieux valu qu'on me fasse lire une adaptation de Don Quichotte, même chose pour des tas de livres comme ça. Je sais que nous rêvons d'avoir des lecteurs qui à 12 ans liraient Don Quichotte dans le texte.

Nous sommes d'accord sur le fait qu'il est important de faire lire des classiques. Pourtant, on peut décider de ne pas le faire, de faire autre chose, de lire uniquement **Make Cabot**, peu importe, il deviendra peut-être un classique. On peut faire du girly, des mangas, mais l'école a d'autres missions. Et nous prenons alors des risques très graves, on risque de bousiller l'imaginaire des jeunes, le lien social que constitue la lecture des classiques donc on met la société en péril.

Corinne ABENSOUR

Je m'adresse à Henri MARGULIEW, peut-être souhaitez-vous intervenir sur ce point pour défendre une collègue ?

Henri MARGULIEW

Du point de vue scolaire je comprends le déchirement que représente pour un professeur le fait de ne pas pouvoir faire goûter à des élèves une langue, une langue originale. Je ne me limiterais d'ailleurs pas aux textes français. Je crois que

nous ne sommes pas sur la problématique de la lecture des classiques, mais plutôt sur celle de l'analyse des classiques. À ce moment-là, on ne lit pas uniquement des classiques, on analyse des classiques aussi bien que des non classiques.

Ce qui paraît se dégager de cette discussion, c'est que nous appelons « classiques », ou en tout cas, nous conviendrons d'appeler « classiques », des ouvrages qui présupposent que le monde est lisible et que cette lisibilité peut se transformer en livre ; et réciproquement qu'un livre peut se transformer en image du monde.

Voyez, je ne considère alors que l'aspect réception chez le jeune ou chez le lecteur adolescent.

Ainsi, le véhicule de cette lisibilité peut être très divers. Il peut accepter des transformations. Je dirais presque : peu importe le véhicule. La bande dessinée peut être un excellent véhicule d'un sens. Le texte au sens le plus plat du terme, le texte dans la langue que nous pouvons aborder dans son originalité est aussi un excellent véhicule. L'adaptation de mot en mot, le transcodage d'une langue étrangère en langue française en est un autre. Une traduction est une trahison, c'est certain. Pourtant, ce transcodage est aussi un véhicule. Après il y a un continuum, le transcodage peut-être intégral ou non. C'est ce que nous évoquions à propos de la somme que représente Robinson, Rabelais. Mais, qui parmi les jeunes même au niveau du baccalauréat, a lu de Rabelais autre chose que des morceaux choisis ?

La question des morceaux choisis est essentielle. Si nous avons le sentiment que les échantillons ne rendent pas compte d'une vision du monde, d'une lecture du monde, à ce moment-là il est vrai qu'on se complique singulièrement la tâche de transmission d'un patrimoine, d'un ensemble cohérent de textes fondateurs qui donnent du monde des images diverses. Je crois que c'est bien le cœur de la problématique de la lecture aujourd'hui, d'une lecture technique, et d'une lecture sémantique. Alors évidemment, séparer les deux ainsi est un peu dommage, le problème est qu'il n'est pas si simple des les faire coexister.

Public

Juste une question concernant les adaptations, allez-vous au cinéma ? Plus de 90 % des films sont des adaptations, et si vous restez à la fin, vous allez voir le nom de l'éditeur.

Michel LAPORTE

Lorsqu'on passe du livre au scénario, cela s'appelle une adaptation, et lorsqu'on passe du scénario à l'image aussi. À chaque fois qu'on rajoute un filtre on va rajouter une adaptation. C'est d'ailleurs pour ça, que je vais lire un texte, vous allez lire un texte, sans connaître les tenants et aboutissants de l'auteur. Vous allez vous faire votre interprétation de votre filtre, je vais me faire la mienne, ce sont des visions différentes. Si cela peut nous permettre d'amener des lecteurs à la lecture déjà, et après à la lecture des classiques, je n'y vois aucun inconvénient.

Public

Je voudrais réagir à la fois comme sémiologue et comme mère d'enfant. Le scrupule des professeurs à faire entrer l'enfant en contact direct avec la langue est un beau scrupule. En tant que mère de famille, je n'ai pas l'habitude de défendre les professeurs, je les trouve pénibles avec les enfants, c'est dur.

Mon fils a étudié l'Odyssée en sixième, l'année dernière. Il a lu ça dans la collection « Étonnants Classiques » édition qu'aiment beaucoup les profs, qui est intéressante, très bien faite. Nous sommes devant le texte avec sa difficulté, bien sûr il s'agit d'une traduction plus ou moins surannée. Mais il y a une chose que font les professeurs utilisent beaucoup, c'est l'oral. En classe, ils racontent. Mon fils est rentré à la maison en me disant « ça m'a fait réfléchir à la vie, Ulysse », je lui ai dit « mais pourquoi ? » et il m'a répondu qu'on lui avait raconté Ulysse. On est au moment du plurimédia, de l'hyper textualité, donc je trouve stérile de s'engueuler sur adaptation, traduction etc... Rien ne sert de s'opposer, à mon avis, au produit éditorial car c'est de toute façon un produit qui cherche à ouvrir autrement la culture et c'est bien. La culture peut s'ouvrir par plein de portes différentes, avec des contrats de lecture de type très différents, et je pense que la rivalité entre les formes est très dommageable, parce que les enfants actuels sont très polyvalents, multimédiatiques, plurimédiatiques et ont un rapport au monde très cinesthésique, très sensoriel, qui n'est jamais utilisé par personne.

Michel LAPORTE

Je ne suis pas d'accord. Notre rôle d'auteur n'est pas de faire un produit, le produit c'est ce qu'en fait l'éditeur et ce qu'il vous fait payer. Voulez-vous savoir combien nous touchons par livre ? Je touche 35 centimes par livre d'Oliver Twist !

Corinne ABENSOUR

Nous allons devoir nous arrêter là. Je remercie la salle de son courage et nos intervenants de leurs brillantes interventions.